LE CAFÉ ZIMMERMANN

CATHERINE LÉPRONT

LE CAFÉ ZIMMERMANN

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 2-02-047784-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Céline Marquis,
que je remercie pour son aide précieuse

à Yannick Guillou

Première partie

1

Je devais non pas le rencontrer, mais simplement faire sa connaissance, de manière superficielle, fugitive. Puis l'oublier, peu à peu, probablement même dès le lendemain de son dernier concert. Et tout cela dans des circonstances programmées de longue date, et ordinaires. Au lieu de quoi il me faut bien parler d'une véritable rencontre, dont le souvenir, même si elle n'avait pas été décisive, ne se serait pas laissé chasser si facilement. Or elle a été décisive, et elle s'est produite de la façon la plus inattendue qui soit.

On me l'a brusquement annoncé : Vilhem Zachariasen demande à te voir.

Quoi ? Me voir ? Là ? Maintenant ? Il est ici ? Mais qu'est-ce qu'il fout là ? Le diable l'emporte – tout cela en moi-même.

J'ai demandé posément trois minutes, prétextant un courrier à finir, Sois gentille de le faire patienter trois minutes. Dans les institutions culturelles, ou artistiques, ou dites « de communication », j'avais appris qu'il est de bon ton de se tutoyer, de faire mine de ne connaître chacun que par son prénom, et très vite constaté que tous les coups fourrés, même les plus assassins, se font sous couvert de cette familiarité très camarade. Donc Sois gentille, et Trois minutes, mais je ne saurais dire combien de temps a passé en réalité ni pourquoi j'avais pris l'habitude de désigner une durée indéterminée par l'exact temps de cuisson d'un œuf à la coque. C'était ainsi. C'est toujours ainsi, quoique aujourd'hui je

demande ces trois minutes de délai le plus souvent en anglais ou en danois.

Toutes affaires cessantes et maudissant son irruption, je me suis fébrilement plongé dans la lecture du programme, notice certes succincte, mais ponctuée d'assez de noms propres et de dates, d'indications esthétiques pour me permettre d'opiner du chef, ou de dire Ah oui, le violoniste de Köthen, ou Style italien, d'un air entendu, s'il devait immédiatement se lancer et, par conséquent, me précipiter moi-même dans je ne sais quelle conversation de « musicologue érudit », ainsi qu'il était écrit de lui dans le dossier de presse. Sans doute m'étais-je imaginé que Vilhem Zachariasen n'avait prononcé et ne devait prononcer d'autres paroles que On reprend à la quinte diminuée, Non, *legato*, *legato*, d'autres mots que chaconne ou élaboration contrapuntique, d'autres noms que les noms de Bach ou des violonistes du Collegium musicum du prince Leopold d'Anhalt-Köthen, Joseph Spiess et Martin Friedrich Marcus, pour qui le Kapellmeister Jean-Sébastien Bach, au tout début des années 1720, avait sans doute écrit le Concerto pour violon en *ré* mineur, perdu, utilisé ensuite dans deux cantates, enfin transcrit pour le clavecin, devenu ce *Concerto pour clavecin en ré mineur BWV 1052* dont lui, Zachariasen, allait donner des leçons d'interprétation en public, des élèves du conservatoire devant se relayer aux instruments, clavecin, violons, alto, violoncelle, et qu'il exécuterait finalement intégralement en concert, avec son orchestre de chambre au grand complet et lui-même au clavecin, conformément au contrat signé près de six mois auparavant par nous-mêmes : lui, Vilhem Zachariasen, musicologue érudit mais aussi claveciniste et directeur de l'Ensemble du Nord, et moi, Gabriel Meuret, administrateur du centre culturel et du festival de musique dans le cadre duquel il avait été invité.

Mais sans doute aussi m'étais-je attendu à être confronté, de manière quasi prodigieuse, à un artiste en pleine activité, jouant du clavecin ou maniant sa baguette de chef, le che-

veu en bataille, le front en sueur, et l'air inspiré, dit-on, comme si le clavecin et la baguette pouvaient être des attributs de sa personne, le premier une énorme tumeur ventrale, la seconde un sixième gigantesque doigt.

Je ne l'avais jamais vu que sur des pochettes de disque ou filmé en train de jouer, et le contrat que j'avais établi avec lui était le centième de mon existence : j'avais obtenu le poste d'administrateur depuis dix-huit mois, j'avais vingt-huit ans, le contrat de Zachariasen succédait à celui que j'avais rédigé pour une chanteuse de beuglants, hasard de la programmation culturelle, après Marianne Sergent, Roberto Benzi à la tête de l'orchestre de Bordeaux-Aquitaine, les ballets Le Four solaire pour une « chorégraphie théâtrale inspirée de l'œuvre de Balthus » et ainsi décrite sur la fiche-danse n° 25 : « le geste est mot ; gestes qui s'amoncellent ; se lâchent se questionnent », etc., ce qui m'avait plongé dans des abîmes de perplexité.

Aussi ai-je éprouvé une déception vaguement incrédule dès que Zachariasen s'est présenté en chair et en os, normalement coiffé quoique les cheveux et les épaules trempés, la gabardine à essorer, non pas le visage « habité » mais l'air simplement poli, et seul, de toute façon, c'est-à-dire sans son clavecin greffé sur le ventre et sans sa baguette-gigantesque doigt surnuméraire, proférant des excuses pour son arrivée inopinée et ajoutant tout simplement, avec un curieux accent des alpages, J'ai pris une de ces averses ! Puis Il faut dire que j'ai oublié mon parapluie. Enfin, me demandant C'est toujours comme ça, ici ? en désignant le ciel, dehors, le temps désastreux, la pluie qui battait les vitres.

Quel crétin, me suis-je dit de moi-même.

Car il y avait toute la bêtise du monde dans mon désenchantement – l'homme était si banal. Et dans l'abandon de mon esprit aux stéréotypes, dans sa propension à accorder crédit à des représentations qu'il n'avait même pas construites lui-même, mais auxquelles il avait adhéré sans

l'ombre d'un soupçon, il y avait toute sa paresse, sa consternante malléabilité.

Imbécile.

Ce qui n'est jamais agréable à entendre. D'autant moins que la sentence est justifiée et qu'elle est prononcée par soi-même.

Et ainsi, toute une bordée d'injures, tandis que je me levais, contournais mon bureau, lui serrais la main, protestais qu'il ne me dérangeait nullement, lui tenais des propos rassurants d'ordre météorologique, l'invitais à s'asseoir, revenais moi-même m'asseoir.

J'étais furieux. Contre moi-même, d'avoir éprouvé cette déception de midinette et tiré de cela des conclusions peu réjouissantes sur l'état de molle stupidité dans lequel, donc, arrivait à se prélasser mon esprit. Contre lui, de tenir des propos aussi conventionnels – Il n'est tout de même pas venu m'emmerder pour me parler de la pluie et du beau temps, me suis-je dit –, d'être si ordinaire, et même fagoté comme l'as de pique, ai-je remarqué en ricanant. Contre moi, de nouveau, quand je me suis surpris à retourner l'agressivité contre lui. Et ainsi de suite, contre lui, car rien ne rend plus hargneux à l'égard d'un innocent que le sentiment de l'être illégitimement.

Je lui en voulais encore lorsqu'il a dit Je viens pour le 1052. Comme si je ne le savais pas. Tous les noms propres, dates et termes techniques figurant sur la brochure commençaient à se confondre dans mon esprit. S'il venait à parler de cellule thématique ou de tierces ascendantes, j'étais un homme mort.

Il s'est tu.

Puis il a dit Je suis Vilhem Zachariasen – et je le savais aussi. Mais il a hoché la tête et a ajouté que c'était plutôt un nom de violoncelliste, et c'est alors que j'ai senti en moi se dissoudre toute rancune, se relâcher toute tension, et que

je me suis entendu non seulement lui accorder Effectivement, Zachariasen évoque plutôt…, sur le ton naturel qu'il avait pris lui-même, mais préciser Et même de violoncelliste débutant, en durcissant chaque consonne de son nom, frappant un « t » contre le « s » de « sen » comme il l'avait prononcé, et me frottant le ventre de l'avant-bras, en un coup d'archet laborieux. Il s'est mis à rire.

Ce premier jour, nous avons discuté une bonne heure, presque exclusivement de modalités pratiques, disait-il, du nombre d'élèves qui se succéderaient aux instruments, de leur niveau, des endroits respectifs où seraient donnés les leçons publiques, répétitions et concerts, Petit Théâtre du centre culturel pour les leçons, mairie et conservatoire de la ville, et abbaye de Saint-Amand, à vingt kilomètres d'ici, pour les trois concerts, quel jour, à quelle heure, dans quelles conditions acoustiques, quels instruments, mais il était aussi préoccupé de la topographie de la ville, il y revenait sans cesse, me questionnant sur l'emplacement de la poste, de l'hôtel, du centre culturel par rapport à l'hôtel, du conservatoire, du quartier des Antiquaria, disait-il, Y a-t-il de grands jardins publics ? et je répondais à ses questions, entrecoupées de silences d'une profondeur inouïe.

J'avais l'impression que tous ces problèmes avaient déjà été réglés par téléphone et par courrier, que cette conversation avait déjà eu lieu, quoique pas directement avec lui, je me rappelais aussi, mais confusément, que, de toute façon, elle n'aurait pas dû avoir lieu ce jour-là, mais je lui donnais la réplique avec une grande docilité, j'étais en réalité tout entier occupé à jouir des silences qu'il observait par intermittence et que je laissais moi-même s'installer comme jamais je ne l'avais fait, sans en éprouver la moindre frayeur ni même la moindre gêne. Je trichais avec eux, bien sûr, les utilisant pour m'abîmer dans la contemplation du visage de mon interlocuteur, tandis que Zachariasen n'avait manifestement nul besoin de s'en distraire, que, pour lui-

même, me suis-je dit dès cette fin d'après-midi, le silence semblait participer d'un rythme biologique, comme s'il était l'accompagnement inaudible d'un mouvement naturel et périodique de repli sur soi.

Dedans dehors dedans dehors.

Dehors, voici qu'il parlait ou signifiait d'un geste, d'un regard, qu'il m'écoutait.

Dedans, il se taisait.

Dehors, il a dit Le deuxième mouvement a été joué à l'enterrement de Staline. Il a pris un air faussement humble et navré, mimant un enfant pris en faute et qui demande tacitement mille pardons. J'ai eu du mal à retenir mon hilarité. Vous n'y êtes pas pour grand-chose. Il a pouffé de rire : J'y étais.

Où n'était-il pas allé.

Bien plus tard, il dirait les choses en ces termes : Où ne m'ont-ils pas ballotté – le « ils » désignant son père, dès son enfance, puis tous les organisateurs de concert à qui il avait eu affaire avant d'abandonner le piano pour le clavecin puis d'enseigner au Conservatoire de Copenhague, et de fonder son orchestre de chambre.

Mais déjà, ce jour-là, tandis que je lui décrivais la ville, les trajets entre les lieux qui l'intéressaient, les distances respectives à parcourir, les points de repère – façades à encorbellements, fontaines, jardins publics, statues –, leur orientation, tandis que je lui parlais des vents dominants, de la rapidité avec laquelle changeait le temps dans cette région, des signes annonciateurs de ces caprices – la brusque teinte métallisée, guerrière, que prend par vent d'ouest la toiture d'ardoise de la chapelle Saint-Claude, C'est ce qu'il faut guetter : quelque temps après, plus un nuage –, tandis que je lui disais, à sa demande, et sans être même surpris de l'inquiétude qu'il manifestait alors, à quelle heure se lèverait le jour pendant la durée des leçons publiques et ainsi jusqu'aux répétitions et aux concerts, et à quelle heure tomberait la nuit, il s'était rappelé vingt pays, cent villes, et

les villages et bourgs danois qu'il avait sillonnés, dans son enfance et son adolescence, Quand ils me donnaient en spectacle, à l'époque, on me mettait au piano, se souvenait-il. Puis dans sa jeunesse de claveciniste.

J'y étais, j'avais dix-sept ans. Pur hasard. Mais enfin… C'était Richter. Pourtant, au piano, le 1052 ne vaut pas tripe.

Tripette, ai-je rectifié.

Il était donc mon aîné de vingt ans.

C'est là que j'ai connu Amaliansen, a-t-il ajouté. Le pauvre était dans l'orchestre. Bref coup d'œil à la fiche-musique n° 27 : Amaliansen était premier violon de l'Ensemble du Nord.

Soudain, dedans, silence, et mille visages.

Il me faisait penser à un homme qui aurait échappé à un destin fatal ou peu enviable – une catastrophe, ou la charge, par disposition testamentaire, de la quincaillerie de la place du Marché –, car il avait cet air de stupeur légèrement hébétée de qui « n'en est pas encore revenu ». Puis c'était quelque sourde angoisse qui, par moments, lui opacifiait le regard, et sans doute alors la pensée le traversait-elle que la balle, miraculeusement logée à un millimètre de son cœur, pouvait s'arracher à son immobilité, poursuivre sa trajectoire et finalement le saigner à blanc, ou que son frère pouvait disparaître sans laisser de trace, mais en lui abandonnant la quincaillerie familiale. Il avait ensuite l'expression endeuillée et coupable du cent et unième otage après l'exécution des cent premiers. Et finalement la joie de vivre l'envahissait, et le visage s'éclairait d'une gaieté enfantine. Ou bien c'était une allégresse de psalmiste louant l'Éternel qui lui illuminait les traits. Toutes ces expressions se succédaient, parfois dans la durée d'un seul silence.

Je les ai toujours vues alterner comme lors de notre première rencontre, contrastées, fugaces, étonnamment lisibles. Mais, par la suite, ce ne sont plus son extraordinaire expressivité et son incapacité à dissimuler les tourments, les bonheurs qui l'agitaient, ou le calme aux profondeurs duquel, de temps à autre, il semblait pleinement goûter qui m'ont fasciné, mais, bien au-delà, la clarté même de ses expressions, car il arrivait toujours un moment où ce qui était donné à lire passait au second plan, où la luminosité dans laquelle baignait son visage, le degré de transparence auquel il atteignait lui conféraient, paradoxalement, quelque chose de mystérieux, d'inaccessible.

Comme sur certaines natures mortes où l'excès de motifs figuratifs et la virtuosité de leur exécution entraînent la scène représentée jusqu'aux confins de l'abstraction.

Il ne s'agit pourtant que d'une simple table jonchée. Ici, un verre, une huître ouverte, là, une aiguière, une fenêtre pour justifier la lumière, mais, dans le verre, le reflet de la fenêtre, dans l'aiguière, le reflet du verre reflétant la fenêtre, jusqu'au vertige, dans l'huître, un reliquat d'eau salée et de vie, le détail époustouflant de la dentelle de la nappe. Chez Zachariasen, il ne s'agissait que de contrariété, d'un rire, de tristesse, de toute une palette d'émotions familières, mais la source de cette lueur qui baignait son visage demeurait hors d'accès, et son principe énigmatique.

C'est lors de cette première rencontre, précisément dans les premières minutes, que s'est décidée la suite de mon existence, bien que cette décision ait été prise à mon insu, qu'il m'ait fallu un an avant de pouvoir formuler mon malaise en ces termes simples : Il faut que je fiche le camp d'ici, de ce centre, de cette ville et des abords immédiats de la quincaillerie Meuret, et encore huit mois avant de satisfaire mon

désir, de plier bagage et de m'installer comme administrateur, comptable et agent de Vilhem Zachariasen et des musiciens de l'Ensemble du Nord, une partie de l'année à Copenhague, une autre près d'Ålborg, dans le fief du Nord du musicien danois, où j'ai compris pourquoi, près de deux ans auparavant, il s'était inquiété des heures de lever du jour et de tombée de la nuit.

La présence, dans son orchestre, de Maja Lisa Bøgh n'est sans doute pas étrangère à la relative rapidité avec laquelle j'ai accepté la proposition de Zachariasen. Elle est sans doute la raison pour laquelle, sans même avoir compris que j'allais partir, j'avais appris quelques rudiments de danois, mais je demeure persuadé que ma décision a été prise, en mon for intérieur, bien avant que je connaisse l'existence de Maja Lisa autrement que sous l'espèce d'un instrument et d'un nom associés sur le programme – alto : Maja Lisa Bøgh. Elle a été prise lors du dialogue tout à la fois convenu et insolite au cours duquel nous avons décliné nos identités respectives, lui, son nom de violoncelliste débutant, moi, Gabriel Meuret, c'est plutôt un nom de quincaillier, ai-je ajouté.

Il était passé place du Marché, il avait vu la quincaillerie familiale, lu le nom, rapproché ce nom du mien,

il a opiné du chef,

avait remarqué la mention DE PÈRE EN FILS, par trois fois inscrite, deux fois sur les vitrines de chaque côté de la porte, une autre fois, en lettres agressives, taille importante, couleur vive, sur l'enseigne frontale du magasin, et que ma mère faisait régulièrement rafraîchir, Bien qu'un gendre ne soit pas un fils, si ton père…, rafraîchissant du même coup la culpabilité, le sentiment d'avoir trahi le mort, lui-même fils, petit-fils, arrière-petit-fils de quincaillier, et ainsi de suite, prétendait-on, depuis l'invention de l'étamage,

mais Vilhem Zachariasen ne connaissait pas le mot, ni ferblanterie, Voilà encore un domaine dans lequel j'ai des lacunes, a-t-il dit en souriant,

puis ma mère brandissait la menace On ne sait jamais, ton beau-frère pourrait changer d'avis, ou toi, ma foi. Artistique – car c'est ainsi qu'elle désignait ma profession –, artistique, expliquait-elle, c'est toujours plus ou moins une lubie de jeunesse et, de toute façon, c'est précaire.

C'est le même peintre en lettres que du temps de mon père, ai-je confié à cet homme que je ne connaissais pas quelques minutes auparavant, avec qui je n'avais eu de contact que par l'intermédiaire de son agent et qui n'avait pas la même langue natale que moi. Je le vois dans mes rêves refaire l'inscription au pinceau. Les lettres sont immenses et le pinceau est minuscule. La peinture a l'aspect du givre, comme celle qu'on utilise pour les décorations de Noël. Le bonhomme a le ventre collé à la vitrine. Je suis à côté de lui. J'ai le ventre collé à la vitrine. Après chaque coup de pinceau, qui n'a pas beaucoup fait avancer le travail, il tourne la tête, pose son menton sur son épaule et plonge son regard dans le mien.

Je suis un rescapé de la quincaillerie, ai-je ajouté, et ça n'a pas été sans mal, ce n'est toujours pas sans mal, d'ailleurs, j'ai gardé ce teint de ferblanterie familial, nous sommes gris dans la famille, mon beau-frère l'a pris à son tour, un teint de cul de casserole étamée, ai-je dit, et ma mère habite là,

j'ai montré par la fenêtre la direction de la place du Marché,

le musicien danois n'a pas tourné la tête,

et ce nom est épouvantable. Meuret, écoutez-moi ça : Meu-ret, ça sonne de manière épouvantable.

C'était bien la première fois que je tenais pareils propos, surtout devant un inconnu, surtout sur le ton de la conversation courante, comme si j'étais sorti de mes gonds, non pas sous l'effet d'une déflagration ou d'un violent coup d'épaule qui m'aurait arraché de mon encadrement, mais le plus calmement du monde, après m'être empoigné, m'être

soulevé jusqu'à me désolidariser du chambranle et à libérer l'accès de l'air et de la lumière.

Meuret… a dit pensivement Zachariasen. C'est un nom qui ne sonnerait pas de cette manière à vos propres oreilles si vous partiez à l'étranger. Chez nous, par exemple, on entendrait plutôt Murray.

Ça résoudrait les deux problèmes, a-t-il ensuite ajouté. Celui de la promiscuité et celui du nom. A ma connaissance, il n'y a pas à Copenhague de Murray quincailliers de père en fils et ainsi de suite depuis l'invention de… ?

De l'étamage.

Et dans mon village, près d'Ålborg, il n'y a pas de quincaillier du tout. Et il y a d'autres endroits au monde où… Sans même avoir besoin d'aller si loin.

Il a de nouveau souri. J'ai éclaté de rire. C'était un rire bizarre, excessif. Aujourd'hui je me souviens de ce rire inouï, intarissable, comme d'un signe évident que l'idée avait immédiatement pris corps, qui ne m'était jamais venue, pas même sous l'espèce d'une tentation coupable. Décochée par Zachariasen, elle s'était aussitôt fichée en moi. Mais j'étais resté sourd à ce rire symptomatique. De même, quand, après le départ de l'Ensemble du Nord, les propos du musicien danois ont commencé de me revenir en mémoire, sans arrêt, et bientôt à toute occasion, je ne les ai longtemps entendus que comme une menace à opposer à la menace proférée par ma mère, Si ton beau-frère meurt, Si tu changes d'avis, Si tu perds ton emploi d'« artistique », et pas du tout comme l'aspect, pourtant grossièrement travesti, sous lequel se présentait à moi mon désir.

Les seules choses qui me sont apparues clairement quand mon rire s'est enfin apaisé, ce sont le caractère inconditionnel et impérieux de l'amitié que j'éprouvais pour Zachariasen et le fait que, contre toute évidence, cette amitié était là de longue date, comme si je l'avais connu dans

mon enfance mais que la différence d'âge, la barrière de la langue m'avaient alors empêché de l'aborder et de lui parler.

Tandis que j'essayais de me calmer, je l'entendais formuler des demandes : il lui fallait un hôtel pour le soir même,

et j'opinais du chef en riant toujours,

Le même que celui que vous m'avez retenu pour la semaine prochaine, si possible, ce qui m'éviterait de déménager mes affaires, car je compte rester ici.

Pas de problème, ai-je dit en reprenant ma respiration.

Une chambre double, car ma femme Hanne doit me rejoindre, comme vous le savez, a-t-il ajouté,

et je ne le savais pas mais Bien sûr, je m'en souviens, ai-je dit,

et, comme donc il comptait rester, Un clavecin dès le lendemain matin, au pire un piano pour commencer, puis un clavecin, si possible, bien sûr.

Vous aurez un clavecin, ai-je affirmé, alors que, au moment où je l'affirmais, je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'allais procéder pour lui trouver l'instrument et la salle pour travailler, et il était déjà six heures du soir, je devais passer m'occuper de ma mère, et Zachariasen lui-même avait fait irruption à l'improviste une semaine, jour pour jour, avant la date prévue de son arrivée.

Je ne le lui ai pas fait remarquer. Non que je n'aie pas osé. Mais, à peine dix minutes après l'avoir intérieurement maudit, traité de crétin des alpages et envoyé à tous les diables, tout, de sa part, me paraissait simple et naturel, les paroles, les demandes, les actes, le fait qu'il arrive une semaine à l'avance sans prévenir, que je voie sans frémir dégoutter sa gabardine sur la moquette neuve de mon bureau et l'entende s'enquérir avec inquiétude des heures respectives de lever du jour et de tombée de la nuit.

Je lui ai trouvé un clavecin. Dans le quart d'heure. J'ai appelé Jeanne Menanteau, dont les meilleurs élèves du conservatoire participaient, avec elle, aux leçons publiques. Je suis un ami de Joséphine Kahane, ai-je annoncé au téléphone à Jeanne Menanteau. Je savais que Joséphine, qui travaillait avec le mari de Jeanne, jouait par ailleurs chez elle et prenait des leçons avec elle. Nous avons un peu parlé de Joséphine, qui venait d'être hospitalisée. Pour une tentative de suicide à laquelle je ne croyais pas. Ni Jeanne. J'en avais eu d'évasives nouvelles par Éric Favre, le mari de Joséphine, qui avait travaillé au centre culturel, alors à l'état embryonnaire, une dizaine d'années auparavant, puis l'avait quitté et y était revenu après l'élection de Mitterrand, parce qu'il en briguait, à moyen terme, la direction. Il avait à demi échoué. Il avait du moins obtenu la direction du festival de musique (c'est lui qui avait fait venir l'Ensemble du Nord), la responsabilité du secteur Communication-Vidéo et la direction de la radio dite « libre », en réalité inféodée aux politiques locaux et régionaux qui la subventionnaient largement. Depuis mon arrivée, je l'avais vu s'occuper du festival et de la radio avec le soin que mettrait un gymnaste à vérifier les ressorts de son tremplin – il avait abandonné le secteur Vidéo, qui avait eu ses heures de gloire dans les années soixante-dix, à Jean-Daniel Joubert, dit Jean-Da (Favre l'appelait le socio-cul), un ancien situationniste, aux cheveux toujours longs, au cou toujours ceint d'un foulard noir, souvent auréolé d'une odeur douceâtre d'herbe que je respirais quand il venait, presque chaque mois, me réclamer une avance sur salaire. Jean-Da trimbalait son matériel vidéo dans les cités, les Maisons des jeunes et les Maisons de quartier, où Favre, la seule fois où je l'y avais vu, m'avait paru aussi déplacé et mortifié qu'un abbé aux visées vaticanes dans une salle paroissiale de village.

Favre avait eu des manières évasives pour dire de Joséphine Ça ira, avec un air sombre qui démentait l'optimisme de la formule. Il avait ajouté Les visites sont interdites. Mais

je commençais à le connaître : je le savais désormais aussi sincèrement préoccupé de l'état de Joséphine que sincèrement préoccupé de détourner sur sa propre personne l'intérêt manifesté pour elle. Le mystère dont il entourait l'état de sa femme contribuait très efficacement à ce que, en l'absence de nouvelles de Joséphine, on finît par demander des siennes. Je tiens le coup, disait-il. Puis j'ai parlé à Jeanne Menanteau de Vilhem Zachariasen, des clavecins, Est-ce que… ?

Qu'il vienne demain matin à neuf heures, mes instruments sont à sa disposition, bien sûr.

Et c'était avec joie.

Réglé comme du papier à musique, ai-je dit aussitôt à Zachariasen après avoir raccroché, et il m'a semblé que je pourrais satisfaire à ses exigences les plus incongrues. J'étais même désolé de la douceur un peu contrite avec laquelle il les formulait, Une chambre donnant au sud, car voyez-vous…

Je vous en prie, vraiment… D'autant que dans trois jours ce sera l'été indien, vous aurez une belle lumière.

Et un chœur, même réduit, mais un chœur, au moins une fois dans la semaine, car toutes les parties du 1052, avant qu'il ne soit le 1052, sans doute toutes les parties du concerto pour violon initial…

Ah oui, ai-je dit en jetant un coup d'œil sur le prospectus. Écrit à Köthen…

… ont fait l'objet d'une parodie, a-t-il ajouté. J'ai longtemps pensé qu'il s'était trompé en employant le mot parodie, et que j'avais eu l'élégance de ne pas relever son erreur.

Les premier et troisième mouvements avaient servi de *sinfonia* d'ouverture avec orgue obligé aux cantates 146 et 188, le deuxième, l'*adagio*, de chœur dans la 146, avais-je lu sur le programme, et c'était pour le deuxième mouvement en *sol* mineur qu'il lui fallait des voix. Il projetait de le comparer à la version concertante. Un prodige de simplicité for-

melle, de rigueur rythmique avec la basse obstinée, a-t-il dit les yeux au plafond. Un prodige aussi de polychromatisme, car l'*ostinato* est obstinément répété, six fois, jamais dans les mêmes couleurs mais, sinon, quasi strictement cité, et il faut chaque fois treize ou quinze mesures lentes et tendues pour arriver enfin à une résolution harmonique. Et c'est aussi un prodige d'écriture contrapuntique. Écoutez-moi ça, me disait-il curieusement, car il ne chantait pas, du moins pas autrement qu'intérieurement, Écoutez-moi ça… quinte à la basse et voilà le second thème à la voix supérieure. A main droite. Il est très haut, déjà très orné. Il le sera de plus en plus, jusqu'à devenir méconnaissable.

Zachariasen a annoncé le quatrième prodige, prodige mélodique, avec un sourire radieux mais une voix sans excitation ni même enthousiasme, sur un ton plutôt rêveur. Il a continué avec son histoire de mélodie prodigieuse, Elle surplombe la basse obstinée, et revient six fois, bien sûr, comme la basse, mais, elle, plus travaillée à chaque retour, et elle survole l'*ostinato* avec une telle liberté qu'elle semble bientôt sans grand rapport avec lui. Et c'est alors que vous vous dites Cette main droite du clavecin, tout juste encore soutenue par les cordes, qui s'en est allée de son côté, elle en arrive à occuper tout l'espace sonore qu'il est possible d'occuper au-dessus de l'*ostinato* et dans les entrebâillements de silence qu'il concède ici et là. C'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête, comme si c'était exactement ce que je m'étais dit, à savoir que, dans cet *adagio*, avec les ultimes développements de la voix supérieure, Bach avait définitivement saturé l'espace sonore. La vérité lamentable était que je n'avais pas la moindre idée de ce que tout cela pouvait évoquer, je n'avais strictement rien compris à ce que Zachariasen avait raconté, et j'ai même consulté ma montre avec anxiété, car il poursuivait déjà, les yeux cette fois dirigés vers la fenêtre trempée de pluie, vers la ville qui avait pris un aspect trouble et fantomatique, Donc vous

avez entendu la version concertante et vous vous apprêtez à entendre ce que Bach en a fait avec le chœur de la 146.

Il a souri.

Vous anticipez. Après la tension des treize mesures de la première phrase, le second thème va surgir et se déployer sur plusieurs voix, disons : un nouveau prodige d'écriture harmonique et mélodique. Mais vous vous trompez… comment dites-vous ?

Gravement ? Sur toute la ligne ? ai-je proposé.

Non. Le doigt dans l'œil ?

Vous vous êtes mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

L'expression lui plaisait, C'est ça. Jusqu'au coude.

Et en deux mesures, sept ou huit secondes, vous comprenez que c'est à vous qu'il arrive quelque chose : car c'est immédiatement que le bonhomme Bach lance ses notes hautes et aériennes. Immédiatement ! Et elles tiennent. Elles tiennent tant que l'*ostinato* gravit solennellement ses degrés, une véritable procession de tierces, et jusqu'à cette chute de sept degrés – ni trois ni cinq ni l'octave que vous vouliez entendre, mais un écart éclopé dramatique de septième. Et voici que, dans l'ambiguïté tonale qui s'installe après cette dégringolade chromatique, non seulement il hausse encore ces voix célestes à un niveau supérieur à celui des notes tenues, mais il les fait miroiter dans une autre couleur. Et tout ça en ajoutant encore couleurs, sons, écarts à un espace sonore dont vous veniez de penser qu'il était entièrement saturé. Et c'est bien à vous qu'il arrive quelque chose avec ce nouvel espace, dont Bach vient de repousser encore les limites. Parce que, ainsi, il ne l'a pas saturé davantage, occupé davantage qu'il ne l'était, mais paradoxalement libéré, comme si le recul de ses limites, l'immensité des écarts, l'incertitude harmonique, puisqu'ils avaient été possibles jusque-là, pouvaient l'être encore et encore à l'extrême.

Un espace infini ? Céleste ? a demandé Zachariasen, mais pas à moi, de nouveau au plafond, et en souriant. Du moins

avait-il la réponse, tandis que je n'avais rien. Ni la réponse ni même la moindre réminiscence du deuxième mouvement susceptible de m'éclairer. De quoi parlait-il ? Il n'avait pas chanté. Il n'avait pas illustré ses propos autrement qu'en mimant, de la main gauche, la solennelle montée des degrés, puis, au ralenti, le saut de sept notes, le point de chute sur le septième degré en basculant brusquement sa main sur la tranche, et, de la main droite, planant haut sur l'air, souple comme celle d'une danseuse chinoise, les voix éthérées ouvrant donc des possibilités infinies.

Je lui ai certifié qu'il aurait un chœur, Un chœur, oui, c'est possible, je m'en occupe, avec une assurance paisible que je ne me connaissais pas. Et il a dit On va s'arrêter ici, en expliquant que, au-delà de cet ici, ce qu'il aurait fallu, et cette fois pour faire entendre non seulement le génie parodique, mais le génie rhétorique de Bach, c'étaient :

une église avec un orgue à la tribune duquel il se serait installé,

un orchestre assez doué pour jouer les *sinfonia* au pied levé,

mais aussi un pasteur luthérien capable de faire l'exégèse de l'Évangile de Jean 16,16, lu le dimanche de Jubilate où a été exécutée la cantate 146, du verset de l'Acte des Apôtres *C'est par beaucoup de détresses qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu* que chante le chœur adapté du mouvement lent, enfin de l'épisode de la guérison à Capharnaüm, conté respectivement par Matthieu, Luc et Jean, et lu le vingt et unième dimanche après la Trinité où a été exécutée la 188, car ces textes sacrés finissent par sous-tendre le 1052 lui-même, tout profane qu'il soit, objet d'une commande profane – pour la première fois ni aristocratique ni ecclésiastique – et joué dans le cadre on ne pouvait plus profane du Café Zimmermann de Leipzig.

Aujourd'hui que je connais Vilhem Zachariasen autant que l'on puisse connaître un proche, je crois qu'il avait surpris les regards que j'avais jetés sur ma montre. Je ne me fie plus à ses airs rêveurs, distraits. Christian Bouvier, son violoncelliste, dit que le nom indien de Vilhem est Esprit-Abstrait, Œil-aux-Aguets.

Mais ce jour-là, s'il n'avait pas dit On va s'arrêter ici, il me semble que j'aurais tenté et probablement réussi à mettre à sa disposition l'orgue et l'église et l'orchestre et le pasteur luthérien exégète, sans plus me soucier de la nature de sa demande que je ne l'ai fait pour le parapluie qu'il m'a réclamé dans la foulée,

Un parapluie, bien sûr, il y en a une bonne dizaine au vestiaire,

comme si tout cela, pasteur luthérien exégète ou parapluie, ne venait que s'ajouter à la liste des modalités pratiques à résoudre. Car toutes ses exigences me semblaient non pas relever de quelque caprice de diva, mais bien plutôt être la conséquence inévitable, ou peut-être l'autre symptôme, avec les expressions du visage qui les signifiaient clairement, tantôt de l'angoisse tantôt de la passion. Sa voix posée, sa diction lente, sa gestuelle économe, ses longs moments de rêverie donnant par ailleurs l'illusion d'un homme au calme inébranlable, ou sans appétence, et, même, parfois, un peu abruti.

Pourtant j'étais dans les affres des préparatifs, l'effervescence des derniers jours avant le festival, je passais de la surexcitation au désespoir, car tout allait être formidable et tout marchait de travers, tel projecteur était hors service, le preneur de son avait une jambe dans le plâtre. Et, bien sûr, ma mère était tombée malade, comme chaque fois qu'elle lisait dans le journal local l'annonce d'une manifestation un tant soit peu prestigieuse dont j'avais à m'occuper. Car il ne lui suffisait pas de le savoir de ma bouche, d'être témoin,